

# Toreros

LA VERTU DU SAMOURAÏ

Jean-Louis Aubert  
et Jacques Durand









*A Martine, mon épouse, mon soleil.*

*J.-L. A.*

| *Couverture - Vuelta de Sébastien Castella à Istres en juin 2009.*

| *Double page précédente - Morante de la Puebla. Le maestro, le regard au loin, la cuadrilla à l'unisson.*

# Torero

LA VERTU DU SAMOURAÏ

---

Photographies et légendes **Jean-Louis Aubert**

Texte **Jacques Durand**

Conception et direction éditoriale **Bertrand Dalin**

Assisté de **Paméla Cauvin**



*¡ Sonnez, clarines ! Alguazils, allez chercher les toreros !*

# Avant-propos



Ami lecteur, ce livre n'est pas un annuaire, ni un constat, ni un inventaire.

A ce titre il ne prétend pas être une représentation clinique et objective de la tauromachie actuelle. Vous ne retrouverez peut-être donc pas assez, ou pas du tout, votre matador préféré (pour des raisons de disponibilité, comme parfois de difficultés d'accréditation, je suis loin d'avoir « couvert » toutes les ferias et toutes les plazas).

Par contre, vous trouverez, je pense, que cet ouvrage est respectueux de ce que nous aimons dans la corrida : la vaillance, l'élégance tant physique que morale des toreros, leur abnégation face au danger, leur détermination, leur envie de triompher, leur humanité sous l'habit de lumières.

Cet ouvrage est dédié à Paquirri, l'idole de mes 17 ans, à Christian, Nimeño II, ainsi qu'à Jose El Yiyo, mes amis. Tous trois sont morts de leur passion des toros.

Jean-Louis Aubert.

# Préambule

Il est 17h45, 18h45, 17h15, c'est selon. Bref, on est à un quart d'heure du paseo.

La tension monte dans le patio de cuadrillas, les gorges sont sèches, les sourires se figent et les regards se perdent. Indéniablement, si l'aficionado en moi est fébrile, le photographe est concentré et ravi, parce que c'est un des moments que je préfère dans la corrida. Les toreros sont seuls avec leurs angoisses, leurs doutes. J'essaie de me faire oublier, pour saisir un peu de leur âme.

Rendre les émotions qui les traversent, saisir le moment où ces hommes deviennent les demi-dieux chamarrés d'or qui n'ont plus droit au doute et à la peur. Plus tard, face aux « noirs », ils jugent, jaugent leur adversaire, l'œil rivé à celui de leur adversaire, Miura, Victorino, ou Juan Pedro.

Les visages sont déformés, la tension extrême, les beaux gosses prennent soudain des allures de gargouilles. Plus tard encore, la bête ayant roulé les quatre sabots en l'air, ils exultent, sûrs de leur succès, ou se renferment, conscients d'être passés à côté de leur sujet, rattrapés par le doute. Encore des moments privilégiés après lesquels je cours, pour voler un peu d'eux-mêmes à ces âmes fortes. J'espère y être arrivé, afin que vous retrouviez dans mes photos les émotions que vivent ces hommes d'exception que sont les matadors de toros.

Cet ouvrage est un peu un aboutissement pour moi :

Parce que je voulais faire partager ces moments que, spectateurs privilégiés du *callejón*, nous partageons avec eux, au plus près. Parce que la corrida est tellement riche que je voulais aller plus loin dans son exploration et dans mon approche. Parce qu'enfin j'ai pu travailler avec Jacques Durand. Nous avons eu plusieurs projets en commun, aucun n'avait abouti. C'est maintenant chose faite, et je m'en réjouis.

Parler de la corrida, la montrer, c'est rappeler qu'elle est, qu'on le veuille ou non, plus forte que sa légende, voire que sa caricature, et que rien n'y est jamais anodin. Que l'histoire s'écrit sous vos yeux, sur le sable de la Monumental, d'un amphithéâtre romain, de la Real Maestranza ou d'une plazita de village. A vous tous, toreros, « figuras » ou semi-inconnus, matadors, banderilleros, picadors, « Muchas gracias por todo! »

Les clarines se sont tues. La porte du toril est ouverte. Il est 17h50, 18h50, 17h20. La corrida est lancée. Tout peut arriver.

Jean-Louis Aubert.



*José Ignacio Ramos, masque d'empereur romain où je lis force, volonté, ténacité, entrega.*

# Toreros



Que regarde José Ignacio Ramos à l'orée de sa corrida à Istres ? Il regarde s'il y a du vent, s'il y a du public, si la présidence est en place. Il regarde l'imminence, il regarde si. En réalité, il fixe ce qu'il ne voit pas encore, le toro de Miura qui l'attend et il fait comme si. Le torero Espartaco, bien plus de 1000 corridas à son actif, a confié un jour que là, à ce moment là, dans ce lieu là, à quelques minutes du début de la course, aucun torero ne signerait un contrat pour une autre corrida. Les toreros dans les patios de caballos sont les héros du comme si. Ils se collent un masque d'indifférence, d'héroïsme distant. Ils brident, avec férocité, leur impatience d'en découdre, enfin. Ils font, du contrôle despotique de leur émotion, de la chamade, étouffée, de leur cœur, vertu.

Une vertu de samouraï. De gamin samouraï, Joselito Adame, de samouraï au regard perdu, Talavante. Ils cadennassent. Ils regardent au dessus, en dessous, au-delà, au travers, et les yeux fermés comme Denis Loré regardant en lui-même pour se persuader qu'il est à son propre rendez-vous. Ils font comme si. Comme si deux toros, un public, sa débordante fureur, quelques instants incandescents, un succès, un naufrage, des fleurs, des sifflets, un coup de corne, l'affection ou la désaffection ne les attendaient pas au tournant. Ils sont, n'est ce pas, toreros. A savoir, les icônes chamarrées d'une force morale qu'ils amassent derrière une impavidité de miroir.

Never explain, never complain. Ils tentent d'amadouer par avance et par le dédain l'imprévu noir de 560 kilos qui va leur tomber dessus. Ils ferment la bouche à leurs peurs. Ils épient ce qui vient et leur propre résolution derrière une porte rouge, comme Marc Serrano. Certains s'offrent le luxe d'éclater d'un grand rire ou de simuler une sorte d'amusement. Elle ne dure pas longtemps cette joie de façade. Juste après, ils plongent. Et ils sont seuls. Personne ne peut se mettre à leur place. A leur place il y a juste eux et seulement eux.

Avertissement du torero Andrés Vazquez à un jeune débutant : « cuando salga el de las patas negras, estaras tu,solo ». Quand sortira celui aux pattes noires, tu seras toi, seul. Les toreros plongent dans le combat. Et, avant tout, dans les yeux des toros. Ils les fixent, ils les scrutent, les interrogent, les interprètent, les déchiffrent comme le regard clinique de Luis Francisco Esplá, penché sur son rébus. Est-ce que les yeux du toro voient bien ma muleta, est ce qu'elle les capte, les capture, les aspire. Est ce qu'elle est à la bonne hauteur, à la bonne distance. Règle d'or : ne jamais quitter des yeux les yeux des toros. Leur lumière noire annonce l'avenir mieux que le marc de café. Ils disent la noblesse ou la fourberie, l'innocence ou le danger. Ils disent si on peut avoir confiance en eux, se lâcher, se relâcher, jouir de toréer comme semble l'indiquer la gourmande convoitise de Sébastien castella ; ou insinuent qu'il faut se méfier, comme Juan José Padilla devant ce Miura qui ne va pas au bout, freine, se retient, tourne court.

De la crainte à la sérénité, celle d'El Juli par exemple, les photographies de Jean Louis Aubert attrapent cette réverbération du toro, les reflets de cette réflexion qu'il dépose sur le visage des toreros. Toutes sortes de sentiments y défilent avec une fugacité de nuages. Certains, Javier Conde souvent, Padilla aussi, théâtralissent la rencontre. Ils surlignent, cherchent l'effet, cabotent. Cependant et de façon générale, le code de conduite des toreros, leur bushido, leur dicte, au cœur du combat, de ne pas exposer leur ego avec l'ostentation de qui veut trop plaire. Nul ne peut se prétendre budoka, guerrier, dit la voie du samouraï s'il n'a pas une conduite honorable. Même discipline, même bienséance, même devoir de réserve pour les toreros avant que la fin du combat, la mort du toro, le dénouement de leur histoire commune, un triomphe, un échec, un rien, ne les rendent, furieux, déconfits, navrés ou radieux, à leur condition d'humain. A l'image de José Tomas, comme étonné par lui-même, encore sur un bout de nuage mais redescendu sur terre. « Homme parmi les hommes », comme le samouraï dans le proverbe japonais.

Jacques Durand



*! Souple comme un chat, mauvais comme une gale,  
le Miura assassin saute à la gorge de Padilla.*

